

Louis

Il était là, Louis, derrière la table, face à la lueur du foyer, puisqu'il avait ouvert la petite porte de l'entourage du creux de feu. Il ne faisait rien, le menton appuyé entre les deux mains, à regarder justement cette belle lueur rouge et jaune, tandis qu'il avait remis tantôt une bûche et qu'on entendait pétiller le sapin avec son odeur de résine. Rien que penser. A sa solitude qui ne lui pesait surtout pas. d'autant plus qu'il imaginait la foule qui s'était rendue à la Fête des troupeaux au village.

-Moi je suis fait désormais pour être seul, qu'il se disait. Je ne supporte plus les amas de population. J'y suis perdu. J'y suis mal et nul. J'ai toujours peur qu'on m'interpelle, ne serait-ce que pour qu'on me dise :

-Salut, Louis, comment ça va au chalet, les allaitantes, tes black angus, et puis le loup. T'as pas de problème avec le loup, toi, si près de la frontière ?

Non, il n'en avait pas eu, par chance. Et puis ces remarques qu'on lui faisait, si ce n'était pas méchant, ça le gênait quelque part, mais plus encore d'être reconnu alors qu'il croyait pouvoir s'être glissé dans la foule en toute discrétion. Peut-être le remarquait-on par ses habits, peut-être même par son odeur, allez savoir, quand l'on s'occupe du bétail, qu'il croyait.

Il ne savait pas au juste quelles étaient les raisons de cette sorte d'effacement qu'il avait par rapport aux autres. Un traumatisme d'enfance ou d'après, dont il n'avait plus le souvenir sur le moment, se dit-il, là, les coudes toujours appuyés sur la table qui était sans rien, car après le déjeuner, il avait rangé tout comme il faut.

Il voulait être tout petit, en somme, Louis, invisible, aller parmi cette multitude en parfait inconnu, pour tout le monde, en simple observateur curieux de toute cette activité.

C'est pour ces raisons d'ailleurs qu'il n'irait pas à cette grande Fête des troupeaux, qu'il resterait là, face au foyer, à remettre une bûche de temps à autre, retournant à sa place, pour recommencer les mêmes rêveries quant à sa solitude dont il ne se fatiguait pas.

Il pensa tout à coup à son troupeau, qui était là, dans la grande clairière ronde, dont il entendait les cloches. Tiens qu'il se dit, ce serait là une belle excuse pour ne pas aller à la fête, je dois garder mon troupeau, et puis j'ai une bête malade que je ne peux pas laisser toute seule. Faut que je la surveille.

Non, il n'irait pas. Et même si le patron passait au chalet et lui disait :

-Dis donc Louis, tu ne vas quand même pas manquer cette occasion, toi qui es un passionné de bétail.

De bétail certes, mais pas de cette foule où l'on se marche sur les pieds et qui l'indispose.

-Salut Louis, salut Louis, salut, salut...

Louis d'accord. Mais en son chalet si vous venez l'y trouver seul. Il vous recevra comme il se doit, ce n'est pas un sauvage. Il vous écoutera, et même il

parlera. Mais seul à seul. Entre quatr'zieux, et ne pas être coincé dans un agglomérat de gens à ne plus pouvoir respirer. Rien qu'à imaginer une telle scène, le souffle lui manquait déjà.

Il était bien, ce matin. Car il savait que son patron, le Gros, il ne monterait justement pas au chalet à cause de la fête où il aime à se mélanger à la masse, le Gros. Non, il ne viendrait pas ici pour vous distiller sa morale et pour vous dire encore une fois :

-Mais quand même Louis, vas-y. Tu sais, tu ne le regretteras pas, y a une ambiance formidable, et le défilé des troupes, et le cor des Alpes, et le lancer du drapeau, et le claquement du fouet, et les sonneurs de cloches...

- Vas-y , toi, qu'ils se pensa Louis tout en imagination , en rien de vrai, mais ne vient pas me tirer là où tu le voudrais, toi. J'ai horreur de ça.

Il y avait cette lueur jaune presque rouge, il y avait un rien de fumée qui ne gênait même pas, qui lui avait certes un peu piqué les yeux tout à l'heure alors qu'il avait allumé le foyer, mais qui avait maintenant disparu avec le tirage. Il savait aussi que ses habits sentaient la fumée, mais quelle importance. On est au chalet et cela ne dérange personne, surtout pas lui !

C'était l'heure du café. Il avait fait réchauffer de l'eau de la citerne dans la vieille casserole d'aluminium sur le butagaz – on n'est pas douillet au chalet -, mis du café en poudre et du sucre dans une tasse sur laquelle il coula l'eau quand elle eut bouilli. Tout était vite préparé. Et maintenant il buvait à petites gorgées son breuvage si foncé qu'il en était presque noir. Tout en regardant encore le feu. Il y avait des photos affichées contre les murs qui représentaient des collègues bergers d'autrefois dans des activités qu'il connaissait si bien. L'un trayait, l'autre sortait le fumier de l'écurie. Un troisième fabriquait le fromage tandis que le dernier s'était assis sur la barrière qu'il y a devant le chalet avec des copains et jouait de l'accordéon. Des vies d'autrefois. Et plus aucune de celle-ci ne faisait partie de ce présent que lui-même, maintenant, là derrière la table, auscultait. Des hommes qui avaient sans doute connu des heures de solitude et de réflexion tout comme lui. Il y en avait même des comme lui, à rejeter toutes les fêtes, celles que l'on connaît en plaine à défaut d'être du village, ou celui voisin, quand il y a l'abbaye avec les carrousels, par exemple. A rejeter pourtant une fête belle et heureuse que se disent tellement d'autres, prétendant non sans raison que l'on se doit de s'amuser quand on est vivant et non quand l'on est tout raide sous la terre du cimetière.

Et puis, en fait, je ne dois rien à personne, moi, qu'il se dit encore Louis. Je suis libre. Je suis moi. Et je fais ce que je veux. Pourvu que j'occupe ma place de berger ainsi qu'il se doit. Nul ne peut m'obliger, et surtout pas le Gros !

Il finit son café puis se leva, ouvrit la porte qu'il avait fermée, à cause du froid du matin qui subsistait, puis fit quelques pas dehors, et, s'appuyant aux perches du petit jardin qu'il y a là, il regarda le ciel. Après des jours et des jours de pluie, enfin il était beau. Certes plein encore de gros nuages, mais aussi avec un coin de ciel bleu qui laissait tout espérer de cette journée !

-Allez, vas-y quand même, à cette fête.

Il y était quand même descendu sitôt après midi, Louis. Et comme prévu, on lui avait dit : salut Louis, et on lui avait demandé des nouvelles des ses fameuses black angus et du vieux loup solitaire qui a longtemps rôdé sur le pâturage.

